

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Barbara BRAY

La plus européenne des européennes : pour le
150^e anniversaire de la mort de Mme de Staël

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1967, tome 65, p. 170-175

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La plus Européenne des Européennes

« En Europe, il faut compter trois puissances, l'Angleterre, la Russie et Madame de Staël. » Ainsi s'exprimait, peu après la défaite de Napoléon, un contemporain d'Anne-Louise-Germaine Necker. C'était plus qu'une boutade : Madame de Staël, dont les rapports orageux avec l'Empereur avaient défrayé la chronique dans les premières années du dix-neuvième siècle, a joué un rôle non négligeable — d'aucuns disaient « intempestif » — dans la vie politique française et européenne. Ses livres ont contribué à frayer des voies nouvelles à la critique et à la pensée littéraire de son temps ; ses colères ont fait trembler les gens les plus illustres, séduits ou irrités par l'étrange vitalité qui se dégageait de sa personne.

Mais si Madame de Staël a occupé une place exceptionnelle dans son siècle, elle a connu après sa mort une longue éclipse. Ce n'est qu'aujourd'hui, à la faveur du regain d'intérêt qui a suivi le deuxième centenaire de sa naissance — le 22 avril 1766 — qu'elle apparaît véritablement comme une pionnière, très en avance sur son époque, par les idées qu'elle se faisait de la liberté, du progrès et de la coopération internationale.

A vrai dire, si l'on nous invite aujourd'hui à la considérer comme une « Européenne », on ne saurait oublier que pour Madame de Staël l'Europe et la civilisation semblent souvent avoir été synonymes. A coup sûr, elle n'aurait pas exclu des nations plus lointaines de son idéal de coopération si seulement elle avait songé à les y associer.

DE QUI TENIR

Cette Européenne cosmopolite, tout portait Madame de Staël à le devenir. Ses origines d'abord. Ses parents étaient des protestants genevois, d'ascendance en partie allemande, fixés à Paris et faisant de fréquents voyages en Suisse et en Angleterre. Son père, le fameux Jacques Necker, était directeur général des Finances en France, et le salon de sa mère était réputé dans Paris. Tous les vendredis, la petite Germaine se retrouvait parmi les esprits les plus ouverts de l'époque, les économistes, les savants, les écrivains et hommes politiques reçus en nombre chez les Necker. Elle écoutait discourir les « philosophes » qui préparaient le climat moral de la Révolution ; côtoyait Diderot, d'Alembert, Grimm, Talleyrand et Buffon, et avait même été emmenée en visite chez Voltaire.

Enfant précoce, son éducation fera d'elle une jeune personne exubérante et volontaire. Fille unique du baron Necker, elle est, de surcroît, l'une des plus riches héritières d'Europe. A 17 ans, elle rejette le projet de sa mère qui voulait la marier à Pitt et épouse, en 1786, un diplomate suédois, le baron de Staël. Son salon de la rue du Bac devient l'un des plus célèbres de la capitale, car la conversation est l'élément naturel de Germaine de Staël, celui-là même où elle excelle. Mais elle ne tarde pas à se lancer dans la littérature et, refusant de se soumettre aux conventions établies, de se cantonner dans d'aimables récits comme la plupart des femmes de lettres de son époque, elle n'hésite pas à remuer les idées, surtout lorsque ces idées sont généreuses.

Les esprits les plus brillants de l'époque succombent l'un après l'autre, parfois plusieurs à la fois, à l'emprise de son charme et à la vivacité de son esprit. Madame de Staël n'est point jolie, mais, comme l'a noté Benjamin Constant, qui fut son ami durant plus de vingt ans, sa séduction dès qu'elle parle et s'anime devient irrésistible.

LE DUEL AVEC NAPOLÉON

La Révolution provoque la chute de son père, mais à la Terreur, qui la rejette dans l'opposition libérale, succède le Directoire, et Madame de Staël se découvre un

héros de son choix : Bonaparte. Elle le rencontre pour la première fois en 1797, bien décidée à devenir son égérie et à l'amener à créer une république libérale. Mais Bonaparte est irrité par ses avances : il n'a que faire de femmes savantes — et ce seront, d'abord les mises en garde, puis les résidences surveillées, et enfin l'exil.

En l'éloignant de ce Paris qu'elle aime tant, Napoléon lui rend à son insu un signalé service, car Madame de Staël voyage beaucoup durant son exil. Elle fait des séjours répétés en Allemagne et en Italie, puis, devant de peu l'avance de la Grande Armée, elle traverse l'Europe entière, Russie et Suède comprises, pour se rendre en Angleterre dont elle admire — le trait est bien d'elle — la constitution libérale et la Grande Charte.

De ces voyages, elle ramènera de véritables guides ou reportages mêlés à ses romans ou à ses études, qui sont une manière de décrire, ne serait-ce que par morceaux, les pays et les peuples d'Europe. Certains des personnages de ses romans — comme *Delphine* (1802) — sont des portraits types des nations qu'ils représentent, d'autres — comme *Corinne* (1807) — sont essentiellement cosmopolites dans leur comportement. Son ouvrage capital, *De l'Allemagne*, véritable charte du romantisme, est mis au pilon par Napoléon en 1810. C'est une étude systématique et sympathique — l'une des premières du genre — d'un peuple étranger et de sa culture. Dans *Dix années d'exil*, récit incomplet et posthume qui couvre les périodes 1802-1804 et 1810-1812, Madame de Staël a relaté sa fuite de Coppet et le long périple qui l'a menée à Moscou et Saint-Pétersbourg, avant d'atteindre Stockholm et Londres. Elle y donne une analyse rapide mais pénétrante des Russes et de leur littérature. Pouchkine dira son admiration pour elle, « la première à rendre pleine justice au peuple russe ». A côté de descriptions vivantes et colorées des paysages et des villes traversées — elle fut avec Schlegel le dernier voyageur occidental qui ait vu Moscou avant le grand incendie — nous la voyons, dans *Dix années d'exil*, se demander pour la première fois ce qui se trouve au-delà de cette Europe qu'elle n'a jamais quittée. A Kiev, elle note dans son journal : « Tous ces noms de pays étrangers, de

nations qui ne sont presque plus européennes, réveillent singulièrement l'imagination. On se sent, en Russie, à la porte d'une autre terre, près de cet Orient d'où sont sorties tant de croyances religieuses, et qui renferme encore dans son sein d'incroyables trésors de persévérance et de réflexion. »

LA PASSION AU SERVICE DE LA MODÉRATION

Nul doute, si elle en avait eu le temps et l'occasion, l'esprit généreux de Madame de Staël, sa passion de voir et de connaître, l'auraient menée de la notion de l'Europe à une conception plus universelle des relations internationales. Lorsqu'elle écrit en 1810, dans sa préface à *De l'Allemagne*, « il reste encore une chose vraiment belle et morale... c'est l'association de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre... ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine, et veulent lui conserver l'empire de la pensée », elle oppose l'Europe, symbole de civilisation, à Napoléon, qui, pour elle, personnifie la tyrannie. Mais en prônant l'interdépendance des peuples, elle n'en souligne pas moins la nécessité de préserver certaines différences essentielles : « J'ai de la peine à croire qu'il fût désirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentiment et d'esprit. » Madame de Staël n'est jamais une extrémiste.

Elle ne sera jamais non plus, quoique sincèrement libérale, le défenseur systématique de thèses égalitaires. Elle s'élève contre l'esclavage, risque sa fortune et même sa vie pour sauver des victimes de la Terreur — Byron a dit d'elle qu'elle était « l'amie d'une générosité sans bornes, la dame charitable de toutes les détresses » — mais la justice sociale n'est pas un sujet qui retient son attention. Elle restera toute sa vie, selon le mot de Benjamin Constant, « une enfant gâtée », libre de ses faits et gestes. Et c'est là sans doute l'un des traits les plus remarquables de son caractère : riche, puissante, séduisante, objet consentant de passions orageuses, sans contrainte extérieure, elle a choisi de discipliner son esprit et de s'astreindre son existence durant au service de certaines idées.

« UNE PERSONNE TRÈS EMBARRASSANTE »

Ces idées, toujours désintéressées, sont souvent surprenantes. Ce n'est pas pour rien que Madame de Genlis décrit Germaine comme « une personne très embarrassante ». Parfois son indépendance se manifeste par une absence presque totale du souci du « qu'en dira-t-on » : ainsi en Allemagne, alors qu'elle est partout fêtée par les intellectuels, elle apprend à jouer de l'harmonica pour pouvoir retenir les airs folkloriques. Mais, l'essentiel, c'est que son tempérament la rend incapable de se soumettre à la contrainte, et l'époque où elle vit transforme cette exubérance irrépressible en résistance symbolique. A Napoléon qui lui faisait connaître son intention de la briser, elle répond : « Il y a une sorte de plaisir physique à résister à un pouvoir inique. »

Mais l'anecdote qui nous la rend la plus sympathique est celle qu'elle relate dans *Dix années d'exil* : « Il fut rapporté à Bonaparte que j'avais parlé dans ma société contre cette oppression naissante, dont je pressentais les progrès aussi clairement que si l'avenir m'eût été révélé. Joseph Bonaparte, dont j'aimais l'esprit et la conversation, vint me voir, et me dit : " Mon frère se plaint de vous. — Pourquoi, m'a-t-il répété hier, pourquoi Madame de Staël ne s'attache-t-elle pas à mon gouvernement ? Qu'est-ce qu'elle veut ? le paiement du dépôt de son père ? je l'ordonnerai ; le séjour à Paris ? je le lui permettrai. Enfin, qu'est-ce qu'elle veut ? " — Mon Dieu, répliquai-je, il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que je pense. »

Madame de Staël mourut le 14 juillet 1817, à l'âge de 51 ans. On l'a appelée, plaisamment, la maîtresse de son temps. Elle aurait pu figurer parmi les héroïnes du nôtre.

Barbara BRAY
(*Informations Unesco*)



M^{me} de Staël